

L'ordre et le chaos

François Archambault

Number 163 (2), 2017

Banlieues

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85750ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Archambault, F. (2017). L'ordre et le chaos. *Jeu*, (163), 26–30.

L'auteur de *La Société des loisirs* nous parle des deux territoires qui ont façonné sa vision du monde. Le quartier Saint-Michel, à Montréal, où il est né et a passé les sept premières années de sa vie, puis la tranquille et douillette ville de Lorraine, en banlieue de la métropole, où il a passé la suite de son enfance et toute son adolescence.

L'ORDRE ET LE CHAOS

François Archambault

Il y a quelques années, j'ai pris possession de la maison familiale pour y travailler. Mes parents partaient en voyage pour un mois, ils aimaient l'idée d'avoir une présence à la maison. Je m'y suis donc installé pour deux semaines, croyant que la tranquillité de la banlieue m'offrirait un cadre idéal pour écrire. Je ne me souviens pas si mon séjour à Lorraine avait été fructueux côté écriture, mais ce dont je me souviens, c'est l'inconfort que m'avait procuré la vie de banlieue. Les gens partaient travailler et, pendant la journée, les rues étaient désertes, comme si une catastrophe apocalyptique avait frappé la ville. Lors de ce bref séjour à Lorraine, j'ai réalisé à quel point j'aimais ma vie, dans le quartier Rosemont. J'aime savoir que si je sors de chez moi, je vais croiser des visages familiers, des étrangers, à qui je n'adresserai probablement pas la parole (un regard, un sourire suffisent pour avoir l'impression que je ne suis pas seul au monde), et qui me permettront de me sentir moins seul.

DE LA VILLE À LA BANLIEUE

Je suis né à Montréal, en 1968. Ma petite enfance s'est déroulée dans les ruelles, sous les cordes à linge et aussi dans un terrain vague qui était situé à proximité, puisque le quartier était encore en développement à l'époque. Je me souviens de mon vélo, au siège banane, que j'adorais et qu'on m'a volé alors que je l'avais « stationné » contre une clôture. C'était à l'époque où attacher sa bicyclette avec un cadenas était facultatif. Je me souviens aussi qu'avec mon ami Robillard, on se fabriquait des *sling shots* avec des planches de bois et des élastiques. On pouvait jouer à la guerre dans le terrain vague au bout de notre rue, en se tirant des roches par la tête, et ce n'était pas rare qu'on y croise des rats...

C'est pendant ma première année du primaire que nous avons déménagé à Lorraine. Ma mère était enceinte de mon deuxième frère, l'appartement était devenu trop petit et mon père, promu conseiller pédagogique, avait

La Société des loisirs de François Archambault, mise en scène par Michel Monty (Théâtre de la Manufacture, 2003). Sur la photo : Marie-Hélène Thibault et Christian Bégin. © Yanick Macdonald





Je ne me souviens pas si mon séjour à Lorraine avait été fructueux côté écriture, mais ce dont je me souviens, c'est l'inconfort que m'avait procuré la vie de banlieue. Les gens partaient travailler et, pendant la journée, les rues étaient désertes, comme si une catastrophe apocalyptique avait frappé la ville.

C'est cette oppression, la beauté comme une obligation à respecter, qui fait naître un malaise et impose une forme de silence pernicieux.

On ne parle pas de ce qui ne va pas.



Les Étoiles filantes de François Archambault, télé-série produite par Avanti Ciné Vidéo et présentée à Radio-Canada en 2007-2008. Sur la photo : Marie-Hélène Thibault, Simon Pigeon et Stéphane Crête. © Michel Tremblay

L'impossibilité, pour les personnages de *La Société des loisirs*, d'admettre qu'ils ne sont pas heureux est ce qui les pousse à adopter des comportements absurdes.

un salaire assez intéressant pour envisager d'acheter une maison. C'est ainsi que j'ai été parachuté au cœur de cette ville tranquille sans trottoirs ni cordes à linge. C'est d'ailleurs ce qui exprime le mieux pour moi la différence entre les deux environnements que j'ai connus. À Montréal, tout était un peu anarchique, le danger était là, mais on vivait avec. On jouait avec nos *sling shots* à se tirer des roches par la tête et on côtoyait les rats dans le terrain vague. À Lorraine, on pouvait jouer au hockey bottine dans la rue sans aucun danger. La limite de vitesse était de 30 km/h, et les voitures s'arrêtaient pour nous laisser le temps de tasser les filets sur le bord du chemin pour les laisser passer.

La banlieue est apparue dans mon théâtre pendant que j'étudiais à l'École nationale. Les pièces que j'écrivais avant d'y entrer étaient d'un registre absurde, et l'action se déroulait dans un lieu irréel, hors du temps. C'était du sous-Ionesco, écrit dans une langue qui n'était pas la mienne: un français normatif plutôt désincarné. En deuxième année, j'ai écrit une courte pièce qui s'intitulait *Le Jour de la fête de Martin*. C'était le début, pour moi, de la création d'un genre hybride, nourri de mon penchant naturel pour l'absurde et une certaine forme de réalisme. L'histoire est simple. Un jeune homme sonne à la porte de la maison de banlieue d'un couple qui célèbre, ce soir-là, l'anniversaire de son fils unique. L'intrus, un jeune fugueur affamé, est invité par la mère, soucieuse de faire une bonne action, à partager le repas avec eux. L'invité, irrévérencieux et mettant la petite famille face à ses contradictions, fait déraper la soirée et Martin, le fils unique, en furie, tente de l'assassiner sous le regard ahuri de ses parents qui découvrent sa face cachée.

OPPRESSANTE TRANQUILLITÉ

Je crois que mes pièces qui mettent en scène la vie de banlieue sont articulées autour de ces deux pôles que j'ai en moi et qui s'affrontent. La ville *versus* la banlieue. Le chaos *versus* l'ordre. Ici, le jeune homme en

détresse, qu'on devine venir de la ville, vient troubler la quiétude de la maison de banlieue et, du même coup, révèle le chaos qui se cache à l'intérieur du jeune banlieusard. Ce qui n'est pas sans rappeler la prémisse de ma télésérie *Les Étoiles filantes* où la vie du personnage principal, Jacques Préfontaine, prof de maths au secondaire, habitant une belle petite maison de banlieue avec sa femme et son fils unique, bascule après l'apparition dans sa cour d'une roulotte qui abrite Daniel Rajotte, un vieil ami venu ramener un peu de chaos dans sa vie.

C'est ce qui m'a toujours intéressé dans la banlieue: le chaos potentiel se cachant derrière l'imperturbable tranquillité. Venant de Lorraine, une ville magnifique, surtout à l'automne avec ses arbres gigantesques, je suis sensible à cette beauté qui apaise et rassure. Lorraine est une ville où tout semble en parfaite harmonie, en parfait contrôle. On y empêche même l'utilisation des cordes à linge pour des raisons purement esthétiques! L'apparente tranquillité de la banlieue semble ne pas permettre au chaos d'exister, mais derrière la façade, à l'intérieur des maisons, se vivent de vraies vies et de vrais drames.

C'est cette oppression, la beauté comme une obligation à respecter, qui fait naître un malaise et impose une forme de silence pernicieux. On ne parle pas de ce qui ne va pas. Ainsi, quand mon voisin, qui devait avoir 12 ans environ et fréquentait la même école primaire que moi, s'est suicidé dans le sous-sol de sa maison, on en a très peu parlé. Il fallait faire comme si ça n'était pas arrivé. Comme si Robert Goulet n'avait jamais existé.

UNE SOCIÉTÉ DE GAGNANTS?

Quand j'ai commencé à penser à *La Société des loisirs*, la banlieue s'est rapidement imposée comme décor pour l'histoire que je voulais raconter. Je voulais parler de la pression de la réussite. Je voulais mettre en scène des personnages qui ont atteint leurs objectifs de vie, et me poser la question

suivante: qu'est-ce qui arrive quand on a atteint ses objectifs et qu'on s'aperçoit que, malgré tout ce qu'on a réussi à acquérir, on est insatisfait?

S'acheter une maison en banlieue est un symbole de réussite. À cette maison qu'on achète ou qu'on fait construire sur un terrain qui nous appartient, on peut ajouter d'autres éléments qui contribuent à un plus grand confort et symbolisent, eux aussi, la réussite. Une voiture. Deux voitures. Un foyer. Une piscine. Une thermopompe. Un piano. Un cinéma-maison. Un enfant. Deux enfants. Une haie de cèdre. Il y a, dans la vie en banlieue, une pression sociale inévitable, qu'on pourrait appeler la dictature du bonheur. Il faut non seulement être heureux, mais aussi le montrer. D'ailleurs, dans *Les Gagnants*, pièce qui précède *La Société des loisirs* de quelques années, je faisais dire à Mireille, personnage banlieusard typique de mon théâtre: «À quoi ça me sert d'être heureuse si les autres pensent que je le suis pas?»

L'impossibilité, pour les personnages de *La Société des loisirs*, d'admettre qu'ils ne sont pas heureux est ce qui les pousse à adopter des comportements absurdes. C'est cette forme de détresse qui m'intéressait pendant l'écriture de la pièce. J'ai parfois l'impression qu'il est particulièrement difficile d'être malheureux dans un environnement qui ne tolère pas le malheur. Même si je pouvais avoir l'air de me moquer de mes personnages, en mettant dans leur bouche quelques énormités, j'avais, en écrivant *La Société des loisirs*, une sincère empathie pour Pierre-Marc et Marie-Pierre. La maladresse des êtres humains est une chose qui me fascine et qui est, à mon sens, à la fois comique et d'une grande tristesse.

Évidemment, pour *La Société des loisirs*, l'image de la banlieue que j'avais en tête est la banlieue ostentatoire. La maison que j'habitais à Lorraine n'était pas énorme. C'était une jolie maison dans un joli quartier. Rien à voir avec les nouveaux développements



qui se sont greffés plus tard à la ville et dans lesquels de grosses maisons se sont mises à pousser. Quand, ado, je circulais à vélo dans ce quartier, j'étais fasciné par ces immenses constructions luxueuses et je me demandais à quoi pouvait bien ressembler la vie dans ces maisons. Souvent, elles semblaient désertes, comme si personne ne vivait à l'intérieur. La plupart du temps, même si elles comptaient un nombre incroyables de pièces, on devinait qu'elles abritaient des couples sans enfant ou de petites familles, avec un enfant unique. Une chose est certaine: le luxe, qu'on pouvait percevoir par les fenêtres, laissait imaginer qu'il n'y avait pas grand place pour le désordre à l'intérieur.

Ces maisons de banlieue, qui paraissent être en représentation, ressemblent à plusieurs de mes personnages. Souvent, j'aime construire des personnages qui sont en représentation, qui cherchent à avoir un contrôle parfait

de leur image, qui travaillent fort pour montrer une image positive d'eux-mêmes (un peu comme les propriétaires de ces vastes demeures qui engagent des gens pour travailler à l'aménagement paysager du terrain). Comme je cherchais, plus jeune, à imaginer qui pouvait bien vivre dans ces maisons cossues, je cherche aujourd'hui à découvrir ce qui se cache derrière ce type de personnages en perpétuelle représentation. À découvrir l'humain qui se cache derrière le personnage social.

Ultimement, en y réfléchissant bien, peut-être que les réseaux sociaux constituent une nouvelle forme de banlieue? On y vit en banlieue de la réalité, et on y construit une représentation de soi-même conçue pour épater les voisins... On n'est pas tellement loin du concept du «voisin gonflable» qui sévit dans toute bonne banlieue, non? Mais ça, c'est un autre dossier, j'imagine. ●

La Société des loisirs de François Archambault, mise en scène par Michel Monty (Théâtre de la Manufacture, 2003). Sur la photo : Normand D'Amour, Christian Bégin et Marie-Hélène Thibault. © Yanick Macdonald

François Archambault est diplômé du programme d'écriture de l'École nationale de théâtre. Il a une vingtaine de pièces à son actif, dont *Cul sec*, *Les Gagnants*, *15 secondes*, *La Société des loisirs* et *Tu te souviendras de moi*. Il est aussi l'auteur de la télésérie *Les Étoiles filantes*, qui a été diffusée à Radio-Canada.